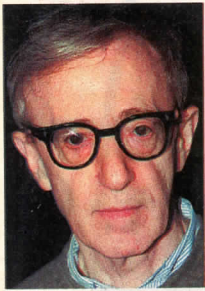


“

VILLARD-SIPA



WOODY ALLEN

Dieu n'existe pas, et nous sommes son peuple élu.

”

Combien de juifs en France ?

Difficile à dire. Il faudrait d'abord déterminer qui est juif, et selon quelle définition. La loi interdit le fichage des citoyens d'après leur appartenance ethnique ou religieuse. Le dernier recensement officiel remonte à 1872 : on dénombrait alors près de 50 000 juifs. Aujourd'hui, les sociologues se réfèrent à la dernière étude achevée en 1982 par des chercheurs israéliens, qui a estimé la population juive à 535 000 personnes. D'autres sondages réalisés au même moment tablent plutôt sur 600 000 à 700 000 juifs, pour 13 à 14 millions dans le monde ■

« Benbassa et Attias font œuvre utile »

RONY BRAUMAN

Ancien président de Médecins sans frontières

« Je considère le livre d'Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias comme nécessaire et salutaire. Leur approche historique, qui montre que l'histoire des juifs ne se limite pas à celle des juifs d'Europe centrale, sort cette histoire d'une perspective exagérément doloriste. Non, les juifs ne sont pas seulement ce peuple qui va de massacre en pogrom, de supplice en génocide, qui avance sous la bannière du malheur ! Il s'agit là d'une vision téléologique, qui s'est construite après la Seconde Guerre mondiale. Evidemment, la solution de cette histoire malheureuse qui culminait avec la barbarie nazie, c'était Israël. Au juif courbé, battu, humilié de la diaspora succédait le juif triomphant d'Israël. Cette opposition, qui reprend un vieux cliché antisémite, est historiquement fautive, comme le montrent Benbassa et Attias.

Le seul combat qui vaille contre l'antisémitisme, c'est le combat démocratique, pas l'institution d'un culte de la mort. Il est malsain d'extraire cet événement qu'est le génocide des juifs de l'histoire dont il fait partie, de la "déterritorialiser", d'en faire une planète à part, la planète Auschwitz. J'ai beaucoup d'admiration pour le film de Claude Lanzmann, mais j'y trouve cette métaphysique du néant, comme l'indique son titre, "Shoah". La mémoire du génocide ne doit pas devenir un acte de foi. C'est un moment historique, à analyser dans ce qu'il a de singulier et d'universel.

C'est pourquoi, à mon sens, Benbassa et Attias font œuvre utile. Moi aussi, j'ai fait l'expérience de ce qu'ils subissent. A la sortie de notre film sur Eichmann, nous avons été durement attaqués, le réalisateur Eyal Sivan et moi. Et quand j'ai parlé de torture légalisée en Israël, on m'a traité de négationniste ! » ■

(Propos recueillis par François Dufay)

► de rétractation en soi qui m'inquiète. Ce sont ses répercussions, la stérilité culturelle qu'elle risque d'induire à moyen terme.

J.-C. A. : Je reconnais qu'elle ne donne guère de place à des juifs qui aimeraient bien être dedans et dehors. S'il faut choisir entre être dedans et barricadé entre ses quatre murs, ou être carrément dehors, on comprend que certains préfèrent encore se réfugier à l'extérieur. [...]

L'affaire Camus

E. B. : [...] On a fait à un auteur plutôt obscur une publicité démesurée. Il aurait mieux valu ne pas en parler, ne pas relever, laisser tomber tout cela dans le silence et les ténèbres. Mais tout le monde s'en est mêlé, a fait assaut de zèle. Jusqu'au ministre de la Culture et de la Communication. Du jour au lendemain, le nom de Renaud Camus était connu de pas mal de monde. C'est un devoir de combattre l'antisémitisme, je n'en disconviens

« C'est un devoir de combattre l'antisémitisme. Mais là, on en a un peu trop fait »

Woody Allen

E. B. : [...] Woody Allen est lui-même l'héritier de toute une tradition littéraire judéo-américaine qui met en scène un type de *luftmensch* particulier, homme solitaire de la grande ville, intellectuel tourmenté, aliéné, déchiré entre différents mondes culturels et différentes valeurs éthiques. Et qu'est le juif de Woody Allen, si ce n'est la réincarnation du mythe culturel ashkénaze du *shlemil*, ce malchanceux qui tente d'appivoiser un monde hostile ? Il n'est donc pas un juif « typique ». Peut-être au mieux l'intellectuel juif ashkénaze new-yorkais « typique ».

pas. Mais là, on en a fait quand même un peu trop. Ces quelques phrases sur l'enjuivement d'une émission défunte de France-Culture méritaient plutôt l'indifférence et l'oubli.

J.-C. A. : Je vois aussi un peu de parisianisme dans cette affaire. A-t-on pour autant avancé d'un cheveu sur quoi que ce soit ? Je ne le crois pas.

E. B. : Nous sommes un peu tous dans cet état psychologique du combattant intellectuel qui saute sur chaque parole prononcée, sur chaque mot écrit, sur chaque indice, et dénonce, et stigmatise, dans le bruit et la fureur. L'antisémitisme de Camus ? D'accord, il a tenu des propos plus que douteux. [...]

Vocabulaire

Diaspora Dispersion des juifs après la destruction du second temple par Titus en 70. Désigne aujourd'hui les juifs vivant hors d'Israël.

Consistoire Institution communautaire juive contrôlée par l'Etat, établie par Napoléon en 1808. Le Consistoire central (présidé par Jean Kahn) regroupe les 15 consistoires régionaux, qui fédèrent les lieux de culte.

CRIF Présidé depuis mars 2001 par Roger Cukierman, le Conseil représentatif des institutions juives de France, créé en 1944, est le porte-voix politique de la communauté juive.

Beth Din Tribunal rabbinique.

Kashrout Ensemble des lois alimentaires selon lesquelles un produit est dit kasher, c'est-à-dire préparé rituellement et dès lors propre à la consommation.

Ashkénazes Juifs originaires d'Europe centrale, orientale et septentrionale.

Séfarades Juifs originaires d'Espagne et du Portugal, avant leur expulsion en 1492. Aujourd'hui, désigne les juifs du Bassin méditerranéen.

Yeshiva Ecole talmudique pour les adolescents et les hommes non mariés.

Torah « Enseignement », « doctrine ». Le Pentateuque, soit les cinq premiers livres de la Bible.

Talmud « Etude ». Recueil de commentaires rabbiniques.

Dépoussiérer le yiddish

Langue Pratiqué par 11 millions de juifs avant la Shoah, le yiddish n'est plus parlé que par 1 à 3 millions de personnes. Son entrée dans les universités devrait lui donner ses lettres de noblesse. **PAR ARIANE SINGER**

Rien, en apparence, ne distingue le camp Emmanuel d'un autre centre de vacances américain, avec toute la gamme d'activités. Sauf qu'ici on joue au *hilke-pilke* (baseball) et au *netspiel* (volley-ball). La prof de danse lance à ses élèves : « *Drei trit zum rechts!* » (trois pas vers la droite) et tout le monde se salue d'un jovial « *Sholem aleikhem* » (bonjour, en yiddish). Nous sommes au cœur des Berkshire Hills, à la frontière entre le Massachusetts et l'Etat de New York. Très peu de kippas, quelques rares jupes longues, mais des shorts et des débardeurs.

la trentaine, venu avec femme et enfants, tous parfaitement bilingues. Parmi les participants, certains ont poussé loin l'amour de la langue. Sender et Naomi Botwinik, 37 et 38 ans, se sont rencontrés au camp en août 1993. « *J'ai demandé sa main en yiddish* », raconte Sender en souriant. Tous deux ont fait le choix de parler exclusivement yiddish à leurs deux enfants. Toviah, 6 ans, et Dina, 3 ans, connaissent effectivement à peine quelques mots d'anglais.

A l'université Columbia (New York), le nombre d'inscrits en premier cycle a triplé en quelques années. Longtemps boudé par les universités pour son absence de véritable statut, et désormais enseigné dans une cinquantaine d'institutions à travers le monde, le yiddish vient tout juste de trouver sa place à la Sorbonne. Depuis sa création, il y a trois ans, le cours affiche complet. Delphine Bechtel, seul maître de conférences chargé de la discipline à Paris-IV, explique : « *Le traumatisme de la Shoah est passé. On peut enfin reparler de ce qui s'est passé avant. Cela se traduit par une grande volonté de connaître l'ensemble du patrimoine culturel yiddish.* » Même constat au centre Medem de Paris, dont la bibliothèque constitue le plus grand fonds littéraire yiddish d'Europe : chaque année, ce sont désormais quelque 160 étudiants de 18 à 90 ans qui viennent s'initier à la *Mame loshn* (langue de maman). Parmi eux, beaucoup de juifs non religieux, pour qui l'identité juive ne passe pas nécessairement par la pratique culturelle ni par l'attachement à Israël. « *J'ai été élevée dans un milieu complètement laïque, témoigne Annabel Abramovicz, 27 ans, étudiante depuis trois ans. Je suis française, de père français, je pense en français. Apprendre le yiddish m'a permis d'exprimer ma différence culturelle sans heurter ma foi première en ma nationalité. Une partie de moi qu'il serait ridicule d'exprimer à travers des rites, puisque je ne suis pas croyante.* »

Il y a sept ans, Gilles Rozier, 38 ans, auteur d'une thèse de littérature yiddish, a repris les rênes de la bibliothèque Medem avec un objectif : faire sortir le yiddish de ses étagères poussiéreuses. C'est également pour faire connaître au plus grand nombre le monde ashkénazé qu'il prépare l'ouverture, en 2003, de la Maison de la culture yiddish dans un hôtel particulier du 9^e arrondissement cédé par la Mairie de Paris ■



Cours de yiddish ■

C'est la *Yiddish Vokh* (semaine yiddish), le rendez-vous annuel très prisé des yiddishophones. Parents et enfants venus des Etats-Unis, d'Europe et même d'Australie se retrouvent ainsi autour d'un même objectif : parler ensemble la langue de leurs grands-parents, pour empêcher sa disparition promise.

Parlé par 11 millions de juifs avant la Shoah, le yiddish, langue juive laïque d'Europe de l'Est (contrairement à l'hébreu), n'est plus pratiqué que par 1 à 3 millions de locuteurs dans le monde, essentiellement aux Etats-Unis et en ex-URSS. Mais, tandis que s'éteignent l'un après l'autre ceux dont il est la langue maternelle, un nombre croissant de quadras et de trentenaires font de sa sauvegarde une véritable mission, tel Binyumen Shaechter, l'organisateur de la *Yiddish Vokh*,